

ANNE CALVEZ

L'AMOUR, L'ART,  
LA GUERRE

*Mosaïque*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042528935

Dépôt légal : juin 2026

# **L'AMOUR**

**Lettre du désamour, capitaine !**

# 1

Par la présente, je vous écris pour vous défaire du lien que j'ai tissé entre nous. Ceci à votre insu, afin que vos pensées aillent à jamais vers moi. Car, de vous attendre tout ce temps, je me suis détruite tout en vous détruisant.

Ceci mérite une explication. Lorsque, cette année-là, je suis sortie de l'ascenseur au troisième étage où se situe votre service, vous avez eu le coup de foudre pour moi. Je n'ai pas les yeux dans ma poche. Je l'ai remarqué tout de suite ! Je me suis alors dépêchée de ranger cette vision dans un coin de ma tête. Contrairement à moi, vous ne m'avez fait aucun effet. Lors de mon entretien d'embauche, quelques semaines plus tôt, je vous ai trouvé le physique banal. Par conséquent, je vous ai éliminé d'office comme futur prétendant. En effet, une voyante m'avait prédit que je rencontrerais l'homme de ma vie dans une nouvelle affectation. Ceci explique l'intérêt que je portais à tout élément masculin qui se présentait dans mon nouvel environnement. En conséquence, mon attention ne s'est pas portée sur vous !

À partir du moment où vous m'avez aperçue sortant de l'ascenseur, vous n'avez eu de cesse de me signifier votre empressement à me plaire. Et cela, à mon détriment, car la jalousie féminine dont j'ai été l'objet dès lors, m'a empêchée de m'intégrer dans votre service. Et pas seulement dans votre service ! Soudainement, un certain nombre d'ennemies sont apparues tout autour de moi lorsqu'elles ont connu l'intérêt que vous me portiez. Ce qui me fait penser que vous adorez plaire. Vous faites tout pour que les femmes qui vous attirent succombent.

Bref, j'avais des rivales ! Mais celle dont j'ai eu le plus à me plaindre était Sophie, votre collaboratrice immédiate et ma supérieure hiérarchique directe. En effet, sentant l'intérêt que vous me portiez, elle n'en finissait pas de me harceler en criant à tout moment. Perpétuellement en représentation et sensiblement hystérique lorsqu'elle ouvrait la bouche, elle passait son temps à se décrire dans telle ou telle situation, passée, présente ou future. Pure imagination ! Et cela durait des heures ! Compte tenu du travail que j'avais à effectuer et des échéances imparties pour chaque mois, je n'avais pas le temps de l'écouter. Et cela l'offusquait ! Alors elle redoublait de cris et de hurlements. À cela s'ajoutaient vos visites dans notre bureau, à Sophie et à moi. Vous, jouant au coq, je n'avais non plus le temps de vous entendre discourir. Et

je voyais bien que cela ne vous plaisait pas ! Encore un argument contre mon manque de volonté de m'intégrer au groupe ! Je vous rappelle que votre comportement séducteur à mon égard m'avait mis en porte-à-faux avec l'équipe, surtout vis-à-vis de Sophie.

À cela s'ajoutait le fait que vous jugiez mon travail mauvais. J'étais chargée du TOEIC et c'était une nouveauté cette année-là pour le service qui est spécialisé dans l'apprentissage des langues. La pratique administrative du TOEIC demandait de l'organisation. Souvent, j'avais du mal à tenir les échéances. Me venaient alors en aide les deux jeunes quartiers-maîtres qui occupaient également notre bureau. Ce manque de rapidité dans mon travail provoquait encore plus le courroux de ma supérieure qui ne manquait jamais de me le signifier.

Tous les matins, Sophie débutait la journée par un entretien dans votre bureau. Je pense qu'elle passait son temps à se plaindre du travail fourni par ses éléments et le manque d'aide (supposé) de ma part. Vous veniez d'ailleurs souvent me le reprocher lorsque vous me convoquiez à part. Vous ne demandiez pas, par ailleurs, aux autres membres de l'équipe de venir dans votre bureau subir vos reproches ! Bénéficiais-je d'un traitement particulier de votre part ?

## 2

Je suis tombée amoureuse de vous à un moment particulier, où vous ne cherchiez pas à me séduire comme d'habitude. Je vous ai vu cet après-midi-là, adossé à une fenêtre. Vous sembliez malheureux et triste. J'ai imaginé que cela était de ma faute, parce que je ne répondais pas favorablement à votre empressement. À partir de cet instant, je fus alors saisie d'amour pour vous. Dès lors, je devenais très attentive à toutes vos paroles. Et vous parliez ! J'en étais choquée ! De votre vie avec votre femme ! Et ce que vous ne disiez pas, je le devinais. Discrète, je n'aurais pas aimé que vous parliez de moi ainsi à des inconnus ! Je pense que pour vivre heureux il faut vivre caché.

Donc, je suivais attentivement ce que vous disiez de vous et de Nadia, votre femme. Avant elle, vous ne sembliez pas avoir connu beaucoup de femmes et par conséquent, n'avoir pas eu beaucoup d'expériences sexuelles. Officier sur la « Jeanne », vous avez fait un jour escale à Odessa en Ukraine et c'est lors d'un cocktail que vous avez connu Nadia qui dansait et chantait dans un groupe folklorique. Elle ou vous l'avez abordée. Vous avez échangé vos adresses mail. Elle était mineure et vous aviez dix ans de plus.

Quelques jours plus tard, elle vous relançait par mail. Elle demandait à mieux vous connaître. L'hameçon était lancé ! Vous vous êtes, par la suite, souvent vus. Vous êtes devenus amis.

Un beau jour, le contexte amical s'est transformé en liaison sensuelle. J'ai eu l'impression que vous avez appris d'elle des positions savantes qui n'ont plus eu lieu d'être dès lors que vous lui avez passé la bague au doigt. Je crois que certaines femmes naissent avec la science des hommes. Vous sembliez surpris ! Moi pas ! Tout devenait évident pour moi. Elle vous avait hameçonné afin de vous épouser et de bénéficier de la nationalité française ! Je pense que certaines femmes russes préfèrent épouser des Européens plutôt que des compatriotes car leurs hommes sont très tôt ravagés par l'alcool ! Mais en ce qui concerne votre femme, l'argent de votre salaire de capitaine de la marine nationale n'était pas sans intérêt ! Ne nous avez-vous pas dit un jour que, lors d'un week-end à Quimper où vous faisiez les magasins, elle avait failli vous mettre à découvert !

D'ailleurs vous ne formiez pas un couple uni. Nadia est indépendante. Elle ne vous aime pas. Je pense qu'elle avait pris un amant quelques mois après votre mariage en 2005. En effet, avant

septembre, vous l'aviez inscrite dans un cursus commercial d'une école supérieure à Quimper. Elle vous avait annoncé qu'elle finissait les cours tous les vendredis à dix-neuf heures. Or, par le passé j'ai travaillé à la bibliothèque de cette école : tous les vendredis à quatorze heures, les étudiants parlaient en week-end sans exception ! Le jeudi soir, ils faisaient la fête. Ils ne faisaient pas long feu le jour d'après. Et je ne pense pas que, depuis, les mœurs estudiantines ont changé ! Je ne vous en ai rien dit car je pensais qu'il valait mieux que vous l'appreniez par vous-même. À l'époque je croyais que vous aviez un doute !

Sur l'heure de midi, nous passions notre temps à échanger sur toutes sortes de sujets. Vous me trouviez originale. Je me demande en quoi ? Peut-être est-ce vous qui êtes trop conformiste ? Mais j'appréciais ces rencontres intellectuelles que nous faisions ensemble chaque midi. Un beau jour, sous couvert d'une discussion banale à double sens, vous m'avez donné rendez-vous. Je vous ai attendu près de la tour où se trouve notre service après déjeuner. Vous n'êtes pas venu. Vous sembliez avoir peur des conséquences sur votre mariage. Maintenant que je faisais attention à vous, c'est peut-être tout ce que vous recherchiez venant de moi !

### 3

Un beau jour, Sophie, la puce à l'oreille, se mit à venir travailler sur l'heure de midi, mettant ainsi à mal nos rencontres. Vous avez fui. Vous n'êtes jamais plus venu discuter avec moi durant ce temps de pause. Et depuis ce jour, Sophie était présente à cette heure au bureau. Vous vous en méfiez car elle avait de très bonnes relations avec Eva Brown, une professeure d'origine irlandaise qui colportait les ragots au sein du « Poulailier d'Acajou ». Elle vous reprochait de vouloir « changer de lit » à mon profit ! Je parle de « Poulailier d'Acajou » la réserve d'officiers et de professeurs qui mangeaient à part des autres ressortissants de l'institution car, comme chante Souchon, on y entend la conversation de la volaille qui fait l'opinion !

Comme Sophie continuait son harcèlement sur moi, je me liais d'amitié avec Graziella, une comptable qui travaillait à côté de votre bureau. Tous les matins et tous les midis, je lui racontais ce que je subissais au travail. Sophie en venait à me reprocher de ne pas tenir compte des heures car, selon elle, j'arrivais avec quelques minutes de retard vers treize heures trente, au retour du déjeuner. Graziella, méfiante d'abord, me donna son amitié car elle entendait les hurlements de Sophie par-delà votre bureau.

Tous les jours je vivais l'enfer. J'étais malheureuse d'autant que vous me disiez que Sophie était parfaite et que je devrais l'imiter dans le travail !

Souvent, le soir, je buvais afin de soulager mes angoisses. J'avais le sentiment d'un échec et ne me sentais pas à la hauteur d'autant que vous passiez votre temps à me convoquer. Vous me reprochiez mes erreurs et mon manque de rapidité. J'ai essayé de vous dire que je supportais mal Sophie. Vous m'avez fait taire en me disant que je ne l'aidais pas !

Comme j'étais dépressive et me soignais pour cela, Jacques, un collègue de Graziella, me conseillait de me mettre en arrêt maladie. Ce que Graziella me disait de ne pas faire car dans l'administration, les dépressifs sont mal vus. Cela peut nuire à leur carrière.

Quoi que vous pensiez, si je m'étais mis en arrêt, comme me le demandait Jacques, le service aurait connu de sacrés problèmes car le TOEIC demandait de l'investissement. Je ne pense pas que tous, vous vous en rendiez compte !

Tous les soirs je pleurais sur le bateau qui me ramenait à Brest et Bertrand, un jardinier de l'institution, me consolait. Sophie n'avait

pas bonne réputation parmi les simples employés contrairement aux membres du « Poulailler d'Acajou ». Elle faisait des remarques désobligeantes aux gens. Ce qui s'est passé par la suite durant votre absence, bien des ressortissants de l'institution auraient aimé le faire !

## 4

Ainsi se passaient mes journées : le matin j'allais voir Graziella à son bureau, je préparais le café pour l'équipe et me mettais au travail. Les cris ne tardaient pas et duraient la journée entière. À midi je mangeais avec Graziella puis retournais au travail, toujours sous les courroux de Sophie. Le soir, je rentrais en transrade en pleurant et en me confiant à Bertrand. Arrivée à Brest, surtout en début de mois, jour de paye, je filais souvent dans le magasin près de chez moi acheter une bouteille. Je la buvais entièrement avant de me faire à manger. Vite fatiguée, je me couchais tôt. Je me réveillais souvent au bout de quelques heures ; ce qui fait que je ne manquais jamais le réveil à cinq heures du matin afin de ne pas rater le bus puis le bateau. Et la journée pouvait alors recommencer selon le même rituel !

L'alcool que j'ingurgitais m'empêchait de dormir. Il ruinait mon porte-monnaie ! Je souffrais d'insomnies. Je grossissais à vue d'œil, au fil des boissons avalées !

La distance que vous aviez mise entre nous de peur de voir Sophie communiquer nos journées à toute l'équipe de professeurs, surtout à Eva Brown, me faisait souffrir. Je ne vivais que pour l'instant où vous apparaissiez dans notre bureau pour discuter. Bien entendu, j'essayais d'appréhender ce que je pouvais de vos conversations avec l'équipe car, je vous le rappelle, j'avais un travail prenant à fournir !

Je ne comprenais pas pourquoi vous ne réagissiez pas à ma situation, que vous laissiez faire Sophie. Je pense que ce qu'elle vous disait de mon travail tous les matins dans votre bureau vous aveuglait.

Tout cela a duré presque trois ans. J'étais mal vue de l'état-major, bien vue des simples ressortissants. À mon grand étonnement ils me disaient souvent :

— On te connaît et on connaît Sophie.